ÉLEVÉE *à son plus haut degré de puissance.* (Mesnard.) ‖ Qui occupe un poste ou un rang important ou honorable; important ou honorable, en parlant d'un poste, d'un rang : *Un homme* ÉLEVÉ *en dignité. Un grade* ÉLEVÉ. *Ce Dieu, que j'ai eu l'audace d'offenser, est autant* ÉLEVÉ *au-dessus de moi que l'être l'est du néant.* (Mass.) *La raillerie ne convient pas à ceux qui sont* ÉLEVÉS *au-dessus des autres.* (Fléch.) *Il y a plus d'honnêtes gens parmi le peuple que dans les classes* ÉLEVÉES. (La Rochef.-Doud.) *Les crimes font descendre au dernier rang ce qu'il y a de plus* ÉLEVÉ. (Chateaub.)

Songez bien dans quel rang vous êtes *élevée*.
RACINE.

Plus on est *élevé*, plus on court de danger :
Les grands pins sont en butte aux coups de la [tempête.
RACINE.

Il n'est pas sous le ciel de gens plus malheureux
Que ceux dont les enfants sont plus *élevés* qu'eux.
BOURSAULT.

Plus on est *élevé*, plus on cause d'ombrage :
Un vaisseau trop chargé n'est pas loin du naufrage.
BOURSAULT.

Plus on est *élevé*, plus la mort est terrible;
Et du trône au cercueil le passage est horrible.
THOMAS.

Dans un poste *élevé* toujours mal affermis,
Craignons une chute éclatante.
LEBRUN.

Les maux par les grandeurs ne sont pas adoucis;
Plus on est *élevé*, plus on a de soucis.
GILBERT.

— Fig. Noble, grand, large dans son caractère, ses sentiments ou ses pensées; noble, large, grand, en parlant des sentiments, des pensées ou du caractère : *Un esprit* ÉLEVÉ. *Un cœur* ÉLEVÉ. *Une âme grande et* ÉLEVÉE. *Des idées* ÉLEVÉES. *Des sentiments* ÉLEVÉS. *Des vues* ÉLEVÉES. *Pensez habituellement à quelque chose d'*ÉLEVÉ. (Cléobule.) *Il ne faut pas avoir l'âme fort* ÉLEVÉE *pour comprendre qu'il n'y a point ici-bas de satisfaction véritable et solide.* (Pasc.) *Les pensées* ÉLEVÉES *sont aussi nécessaires à l'amour qu'à la vertu.* (Mme de Staël.) *Des sentiments* ÉLEVÉS, *des affections vives, des goûts simples, font un homme.* (De Bonald.) *La liberté est le sentiment des âmes* ÉLEVÉES. (Chateaub.) *Lorsqu'on cherche une expression assez magnifique pour peindre ce qu'il y a de plus* ÉLEVÉ, *l'autre moitié de l'objet sollicite le terme le plus bas, pour exprimer ce qu'il y a de plus vil.* (Chateaub.) *La sagesse est le repos dans la lumière; heureux sont les esprits assez* ÉLEVÉS *pour se jouer dans ses rayons.* (J. Joubert.) *L'homme apporte en naissant les instincts* ÉLEVÉS *qui le forcent d'accomplir sa destinée providentielle.* (Lamenn.) *L'admiration est le signe d'une raison* ÉLEVÉE *servie par un noble cœur.* (V. Cousin.) *Dans un pays comme la France, il importe qu'il vienne de temps en temps des intelligences* ÉLEVÉES *et sérieuses, qui fassent contre-poids à l'esprit malin, moqueur, sceptique, incrédule, du fond de la race.* (Ste-Beuve.) *Les intelligences* ÉLEVÉES *cherchent nécessairement la synthèse de la civilisation de l'Europe, le panorama de ses produits variés.* (Ph. Chasles.) ‖ Profond, en parlant d'une conception de l'esprit : *L'exercice le plus humble de l'intelligence implique les notions les plus* ÉLEVÉES. (Renan.) ‖ Noble et pompeux, en parlant des expressions et du style : *Un langage très-*ÉLEVÉ. *Un style trop* ÉLEVÉ *pour le sujet. Y a-t-il un style plus délicat, plus élégant, plus nombreux, plus* ÉLEVÉ *que celui de Platon?* (Rollin.) *Les mots, comme les familles, sont exposés à perdre leur noblesse et à descendre des significations* ÉLEVÉES *aux basses significations.* (E. Littré.)

. . . . . Mon esprit timide
Dans sa course *élevée* a besoin qu'on le guide.
BOILEAU.

— Particulièrem. Instruit, éduqué : *Un jeune homme* ÉLEVÉ *dans un lycée. Il a été* ÉLEVÉ *par son père. Je n'ai pas été* ÉLEVÉ *dans une bouteille.* (L'abbé de Choisy.) *L'espèce humaine donne seule l'exemple d'enfants* ÉLEVÉS *à force de coups.* (Mme Monmarson.) *Je suis bien fâchée d'être aussi ignorante, d'avoir été si mal* ÉLEVÉE, *de n'avoir aucun talent ou de n'être pas bête à manger du foin.* (Mme du Deffant.)

Sous le nom de son fils vous fûtes *élevé*
Par cette même main qui vous avait sauvé.
VOLTAIRE.

Nous fûmes *élevés* par une sainte femme,
Qui de belles leçons ensemença notre âme.
A. DESCHAMPS.

‖ Formé sous le rapport de l'esprit ou du caractère : *Un jeune homme* ÉLEVÉ *à l'école du malheur.*

Juvénal, *élevé* dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
BOILEAU.

‖ Formé aux usages et à la politesse du monde; honnête, poli, civil : *C'est surtout avec les gens mal* ÉLEVÉS *qu'il faut observer les convenances.* (Mme C. Bachi.) *Une jeune fille impolie est, aux yeux de tous, une jeune fille mal* ÉLEVÉE. (Théry.) *Les femmes bien* ÉLEVÉES *ont, en général, le goût faux en littérature.* (Mme E. de Gir.) *Ainsi est la France, enfant mal* ÉLEVÉ, *tour à tour maltraité par des révolutions, puis gâté par des constitutions octroyées à ses cris, pour les apaiser.* (E. de Gir.) ‖ En parlant d'un animal, Nourri et soigné jusqu'à l'âge où il peut être utilisé : *Des bœufs* ÉLEVÉS *pour le labour. Des chevaux* ÉLEVÉS *dans les haras. Des volailles soigneusement* ÉLEVÉES. *Les animaux* ÉLEVÉS *eux-mêmes obéissent presque toujours à l'instinct.* (C. Renouvier.) ‖ Cultivé jusqu'à l'âge adulte, en parlant des plantes : *Des arbres* ÉLEVÉS *avec soin. Des rosiers bien* ÉLEVÉS.

— Mar. *Pôle élevé*, Celui qui est au-dessus de l'horizon du lieu. ‖ *Latitudes élevées*, Celles qui sont relativement rapprochées du pôle : *Gagner les* LATITUDES ÉLEVÉES.

— Manég. *Cheval élevé du devant*, Cheval dont les jambes antérieures sont trop longues.

— Pathol. *Pouls élevé*, Pouls qui a des battements vifs et pressés. ‖ *Respiration élevée*, Respiration forte et précipitée.

— Gramm. ar. *Lettres élevées*, Lettres *kha, sad, dhad, tha, dha, aïn* et *khaf*, par opposition à toutes les autres, qui s'appellent *lettres abaissées.*

— Moll. *Spire élevée*, Spire de coquille qui s'accroît en hauteur plus qu'en largeur.

— Substantiv. Personne considérée au point de vue de l'éducation qu'elle a reçue, de la civilité de ses manières : *Vous êtes un mal* ÉLEVÉ.

— s. m. Chorégr. Mouvement du danseur qui se redresse après avoir plié les genoux.

— **Syn. Elevé, relevé, sublime, transcendant.** *Elevé* est l'opposé de bas, vulgaire; il marque purement et simplement l'état des choses qui sont plus nobles, plus grandes que d'autres. *Relevé* marque un degré de plus dans l'élévation, ou bien il fait penser à un état antérieur au-dessus duquel on a été porté par les événements. *Sublime* marque une élévation plus grande encore, et sous un autre rapport il diffère de *relevé*, à ce point de vue que ce qui est *sublime* remplit l'âme d'une sorte d'enthousiasme, tandis que ce qui est *relevé* paraît plutôt être à la portée seulement d'un petit nombre d'esprits. *Transcendant* est en quelque sorte le superlatif de *relevé* dans ce dernier sens.

— **Antonymes.** Affaissé, bas, déprimé, infime.

ÉLÈVEMENT s. m. (é-lè-ve-man — rad. *élever*). Action d'élever : *L'*ÉLÈVEMENT *d'un mur.* ‖ Action de hausser, en parlant de la voix : *Nous ne pratiquons point du tout ces* ÉLÈVEMENTS *et ces abaissements de la voix, si familiers et si fréquents chez les anciens.* (D'Alemb.) ‖ Peu usité.

— Fig. Elévation, action d'élever son âme : *L'*ÉLÈVEMENT *de l'esprit vers Dieu.* ‖ Peu usité.

ÉLEVER v. a. ou tr. (é-le-vé — lat. *elevare*, même sens; change l'*e* muet en *è* ouvert devant une syllabe muette : *J'élève, j'élèverai*). Rendre plus haut : ÉLEVER *un mur.* ÉLEVER *une maison d'un nouvel étage.* ‖ Placer plus haut : ÉLEVER *un tableau placé trop bas.* ‖ Porter en haut : ÉLEVER *les bras.* ÉLEVER *la tête.* ÉLEVER *un drapeau dans ses mains. Le prêtre* ÉLÈVE *l'hostie pour la montrer au peuple.* ‖ Avoir dans une situation haute : *Une tour qui* ÉLÈVE *ses créneaux dans les airs. Des montagnes qui* ÉLÈVENT *leur sommet jusqu'aux nues. Le cyprès* ÉLÈVE *son feuillage noir, comme une pyramide.* (A. Karr.)

Nos hameaux dans les airs n'*élèvent* point leurs [faîtes.
LE BRUN.

‖ Faire monter : *Une pompe pour* ÉLEVER *les eaux. Le soleil* ÉLÈVE *les nuages en les chauffant.*

— Par ext. Bâtir, construire : ÉLEVER *une maison, une église, un monument. Alexandre le Grand forma le dessein d'*ÉLEVER *une ville comme monument de sa gloire, et fonda Alexandrie.* (Machiavel.) *Nous avons des édifices superbes, mais à peine si tous ceux qui les* ÉLÈVENT *trouvent un suffisant abri.* (C. Dollfus.) ‖ Ériger, dresser : ÉLEVER *des statues à un grand homme.* ‖ Fonder, établir, créer : ÉLEVER *un trône.* ÉLEVER *sa fortune sur les ruines de son honneur. L'homme de lettres* ÉLÈVE *autour de lui un monde idéal auquel il donne la réalité et la vie.* (Berryer.)

Peuples dont sa valeur dissipa les alarmes,
Élevez-lui du moins un tombeau dans vos cœurs.
CRÉBILLON.

— Faire naître, faire surgir; objecter, proposer : ÉLEVER *des obstacles.* ÉLEVER *des difficultés dans une discussion.* ÉLEVER *des doutes sur la véracité d'un témoin.*

— Accroître, rendre plus considérable ou plus intense : *Le vent du midi a* ÉLEVÉ *la température.* ÉLEVER *le prix d'une denrée. La fermentation atténue et* ÉLÈVE *les principes du raisin.* (Lémery.) *Les lois contre l'usure n'ont eu d'autre effet que d'en* ÉLEVER *le taux.* (A. d'Houdetot.) ‖ Attribuer un haut prix à : *Il avait amassé une fortune que les coulissiers* ÉLEVAIENT *volontiers à un chiffre formidable.* (G. Noriac.) ‖ Hausser, en parlant du ton ou de la voix : ÉLEVEZ *votre ton; vous chantez trop bas.* ÉLEVEZ *la voix et l'on vous entendra.* ‖ Émettre, pousser, en parlant d'un cri :

Qui de nous vers le ciel n'*élève* pas des cris
Pour les jours d'un époux, ou d'un père, ou d'un [fils?
VOLTAIRE.

— Faire monter à une position, à un poste important ou honorable; donner de la puissance à : *La fortune a beau* ÉLEVER *certaines gens, elle ne leur apprend pas à vivre.* (Bussy-Rab.) *C'est Dieu seul qui* ÉLÈVE *les grands et les puissants.* (Mass.) *Un seul degré de charité* ÉLÈVE *plus haut le chrétien que l'empire du monde entier.* (Mass.) *Les Athéniens* AVAIENT ÉLEVÉ *Miltiade si haut qu'ils commencèrent à le craindre.* (Barthél.) *Les vertus et les institutions républicaines* ÉLÈVENT *très-haut les peuples à qui leur situation permet d'en jouir.* (Mme de Staël.) *La fortune nous* ÉLÈVE *bien en l'air, mais le génie seul nous y soutient.* (De Ségur.) *L'orgueil peut* ÉLEVER *un ambitieux, mais la vanité le précipite.* (Alibert.)

Sur les débris du monde *élevons* l'Arabie.
VOLTAIRE.

. . . . . . La faveur du roi
Vous *élève* en un rang qui n'était dû qu'à moi.
CORNEILLE.

Ma faveur fait ta gloire et ton pouvoir en vient;
Elle seule t'*élève* et seule te soutient.
CORNEILLE.

‖ Développer, augmenter, donner de l'importance à :

Ai-je donc *élevé* si haut votre fortune,
Pour mettre une barrière entre mon fils et moi?
RACINE.

‖ Exalter, attribuer une grande importance, un grand mérite à : *Toutes les fois que l'on veut trop* ÉLEVER *un contemporain, on est sûr de trouver beaucoup de gens qui le rabaissent.* (Volt.)

— Fig. Ennoblir; porter, diriger vers un but très-grand, très-noble : *Tout ce qui* ÉLÈVE *l'âme est utile au corps.* (Sénèque.) *Quand on me fait une offense, je tâche d'*ÉLEVER *mon âme si haut que l'offense ne parvienne pas jusqu'à elle.* (Desc.) *Prier, c'est* ÉLEVER *notre esprit, notre corps, notre affection vers Dieu.* (P. Bridaine.) *Il n'y a que la vertu qui nous* ÉLÈVE *au-dessus de nous-mêmes.* (Mass.) *Ce qui* ÉLÈVE *l'esprit devrait toujours aussi* ÉLEVER *l'âme.* (Vauven.) *Les grandes occupations* ÉLÈVENT *et soutiennent l'âme.* (Vauven.) *La religion ennoblit et* ÉLÈVE *le cœur.* (Mass.) *La piété véritable* ÉLÈVE *l'esprit, ennoblit le cœur, affermit le courage.* (Mass.) *La superstition abaisse l'esprit autant que la religion l'*ÉLÈVE. (Montesq.) *Les beaux-arts* ÉLÈVENT *l'âme, la culture de l'esprit ennoblit le cœur.* (Volt.) *Le fanatisme, quoique sanguinaire et cruel, est pourtant une passion grande et forte, qui* ÉLÈVE *le cœur de l'homme.* (J.-J. Rouss.) *Tous les actes de l'entendement qui nous portent à Dieu nous* ÉLÈVENT *au-dessus de nous-mêmes.* (J.-J. Rouss.) *La vérité* ÉLÈVE *l'âme.* (Dumarsais.) *Dieu se sert souvent de l'adversité comme d'un marche-pied pour nous* ÉLEVER. (Châteaub.) *On* ÉLÈVE *la femme en lui disant la vérité.* (Mme C. Bachi.) *Une belle action sentie par un peuple* ÉLÈVE *plus les esprits que tous les conseils du goût.* (Villem.) *Le beau est plus utile à l'art, mais le sublime est plus utile aux mœurs, parce qu'il* ÉLÈVE *les esprits.* (J. Joubert.) *Ce sont les mœurs qui* ÉLÈVENT *les caractères.* (Dupin.) *Les vers d'Homère, les statues de Phidias, les peintures de Raphaël* ONT *plus* ÉLEVÉ *l'âme que tous les traités des moralistes.* (Th. Gaut.) *C'est l'action, c'est le devoir rempli qui seul peut* ÉLEVER *l'homme au-dessus de l'homme.* (J. Simon.) *La démocratie accepte pour auxiliaires toutes les doctrines qui* ÉLÈVENT *les âmes.* (Vacherot.) *Tout ce qui* ÉLÈVE *l'homme et le ramène au soin de son âme l'améliore et l'épure.* (E. Renan.) *La souffrance, loin d'aigrir les grandes âmes, les* ÉLÈVE. (A. de La Forge.) *L'admiration* ÉLÈVE *et agrandit l'âme.* (V. Cousin.) *L'amour* ÉLÈVE *la femme au-dessus de l'homme.* (Mme Romieu.)

L'aspect de l'univers m'*élève* jusqu'à Dieu.
C. DELAVIGNE.

Le plaisir d'obliger est le seul bien suprême
Qui puisse *élever* l'homme au-dessus de lui-même.
VOLTAIRE.

‖ Enorgueillir : *La prospérité nous* ÉLÈVE, *l'affliction nous abat.* (Mass.)

— Particulièrem. En parlant d'un enfant, Le nourrir et le soigner, jusqu'à ce qu'il soit en âge de se suffire : *Elle* A ÉLEVÉ *dix enfants. Les plus honorés étaient ceux qui* AVAIENT ÉLEVÉ *beaucoup d'enfants.* (Boss.) *Toute femme que la mère n'*A *point* ÉLEVÉE *n'aimera point à* ÉLEVER *ses enfants.* (J.-J. Rouss.) *Pour* ÉLEVER *les petits enfants, il faut beaucoup d'amour et de patience.* (Mme Monmarson.)

Heureux est le mari dont la femme, humble et sage,
Elève ses enfants et règle le ménage.
BOURSAULT.

‖ En parlant d'un animal, Le nourrir et le soigner jusqu'à l'âge où l'on peut l'utiliser ou en tirer de l'agrément : ÉLEVER *des chevaux, des bœufs, de la volaille.* ÉLEVER *des serins. L'homme fait la chasse aux bêtes sauvages, la femme* ÉLÈVE *les animaux domestiques.* (B. de St-P.) *Pellisson est célèbre pour* AVOIR ÉLEVÉ *une araignée.* (Chateaub.) *Les paysans qui* ÉLÈVENT *des bœufs sont plus lents et plus lourds que ceux qui* ÉLÈVENT *les chevaux.* (G. Sand.)

Il m'est, disait-elle, facile
D'*élever* des poulets autour de ma maison.
LA FONTAINE.

‖ En parlant d'une plante, La cultiver jusqu'à ce qu'on puisse en tirer parti ou en jouir : ÉLEVER *des pêchers.* ÉLEVER *des rosiers. L'ennui est le père de toutes les sottises; c'est par ennui qu'on se marie, c'est par ennui qu'on* ÉLÈVE *des tulipes.* (F. Soulié.) *En général, les terrains profonds doivent être consacrés à* ÉLEVER *de hautes futaies.* (Raspail.) ‖ Faire l'éducation de : ÉLEVER *des jeunes gens dans un collége.* ÉLEVER *un jeune homme, c'est accorder en lui la réflexion avec le sentiment.* (Fonten.) *Il faut avoir étudié les enfants pour les bien* ÉLEVER. (Mme de Genlis.) *Oui,* ÉLEVER *est un beau mot, parfaitement français; c'est là une de ces expressions qui honorent une nation, et, appliquée à l'éducation, elle suffit pour montrer tout ce qu'un mot peut avoir quelquefois de fécondité et de puissance, et combien il peut soulever sur son passage de sens nobles et utiles.* (Dupanloup.) ÉLEVER *un homme, c'est former un individu qui ne laisse rien après lui;* ÉLEVER *une femme, c'est former les générations à venir.* (E. Laboulaye.)

On m'*élevait* alors, solitaire et cachée.
RACINE.

‖ Former, disposer, habituer : ÉLEVER *quelqu'un dans le respect des lois et des bonnes mœurs.* ÉLEVER *des enfants à l'habitude du travail. Toute leur attention était d'*ÉLEVER *les enfants à la vertu.* (Montesq.)

Dans cet heureux espoir je l'*avais élevée.*
RACINE.

— Absol. *L'étude instruit, l'exemple* ÉLÈVE. *L'audace détruit, le génie* ÉLÈVE, *le bon sens conserve et perfectionne.* (Fontanes.) *Quand l'arrêt des sociétés est prononcé, la main qui devait* ÉLEVER *ne sait qu'abattre.* (Chateaub.) *Les humbles seuls ont le ressort caché qui* ÉLÈVE. (Gratry.)

— *Elever une idole*, Créer une passion vive, un amour ou un respect exagéré : *Le dégoût même abat l'*IDOLE *que le désir* AVAIT ÉLEVÉE. (D'Aguess.)

— *Élever des autels à*, Mettre au rang des dieux : *Les Romains* ÉLEVAIENT DES AUTELS *à leurs empereurs.* ‖ Fig. Accorder de la vénération à : *Désormais on n'*ÉLÈVERA D'AUTEL *qu'à la vertu.* (Chateaub.)

— *Élever autel contre autel*, Créer un schisme dans l'Église à laquelle on appartient : *Luther* ÉLEVA AUTEL CONTRE AUTEL. ‖ Fig. Établir un parti rival dans un parti, une entreprise rivale d'une autre entreprise : *Les partis n'attendent que le succès pour se diviser et* ÉLEVER AUTEL CONTRE AUTEL.

— *Élever jusqu'aux nues*, Exalter, vanter outre mesure : *Il* ÉLÈVE JUSQU'AUX NUES *les œuvres de ses amis. On peut vanter ses amis sans les* ÉLEVER JUSQU'AUX NUES.

— *Élever la voix*, Parler avec franchise et fermeté : *Sous le règne de Louis XIV, Fénelon seul a osé* ÉLEVER LA VOIX. (Mme de Staël.) ‖ Prendre la parole : ÉLEVER LA VOIX *dans une assemblée. N'oser* ÉLEVER LA VOIX *devant ses parents.*

— *Élever la voix pour* ou *en faveur de*, Parler en faveur de : *Il est toujours prêt à* ÉLEVER LA VOIX POUR *défendre la justice. On ne peut trop* ÉLEVER LA VOIX EN FAVEUR DE *l'innocence opprimée.* (Volt.) ‖ *Elever la voix contre*, Attaquer en paroles : *Je n'*AI *jamais* ÉLEVÉ LA VOIX CONTRE *vous. Il faut* ÉLEVER LA VOIX CONTRE *les abus.*

— Mus. *Élever le ton*, Transposer, écrire ou exécuter dans un ton plus haut : *Ce morceau est trop bas pour vous; il faut en* ÉLEVER LE TON.

— Mathém. Porter à une puissance : ÉLEVER *un nombre au carré.* ÉLEVER *une quantité à la vingtième puissance.* ‖ Tracer, en parlant d'une perpendiculaire menée d'un point pris sur le plan ou sur la ligne : ÉLEVER *une perpendiculaire sur un plan.*

— Mar. Se rapprocher de : ÉLEVER *un navire, une côte, un phare.* ‖ Cette expression vient de ce que les objets paraissent s'élever au-dessus de l'horizon, à mesure que la distance diminue.

S'élever, v. pron. Devenir plus haut : *Ce mur* S'ÉLÈVE *à vue d'œil. La mer* S'ÉLÈVE *et s'abaisse avec l'astre de la nuit.* (Corneille.)

Soudain la mer s'*élève* et le ciel est en feu.
C. DELAVIGNE.

‖ Monter : *A mesure qu'on* S'ÉLÈVE, *l'horizon s'agrandit. La plus grande hauteur où* SE SOIENT ÉLEVÉS *nos aéronautes ne dépasse pas 7,600 mètres.* (Raspail.)

Déjà de traits en l'air s'*élevait* un nuage;
Déjà le sang coulait, prémices du carnage.
RACINE.

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes;
Il serpente et s'enfonce en un lointain obscur.
Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes,
Où l'étoile du soir s'*élève* dans l'azur.
LAMARTINE.

‖ Etre haut, élevé : *Une tour* S'ÉLEVAIT *à l'est. Un clocher* S'ÉLÈVE *au-dessus des maisons.*

Son cou léger s'*élève* et plane
Sur un corps flexible, élancé.
LAMARTINE.

Et les Alpes au loin, s'*élevant* dans la nue,
D'un long amphithéâtre enferment les coteaux.
VOLTAIRE.

‖ Etre de plus en plus haut, de plus en plus élevé : *Le terrain* S'ÉLÈVE *rapidement du côté du nord. Le sol* S'ÉLÈVE *en amphithéâtre. Le chemin* S'ÉLÈVE *par degrés du côté de la Messénie et redescend par une pente assez douce vers la Laconie.* (Chateaub.)

— Se couvrir d'élevures, en parlant de la peau.

— S'éclaircir, en parlant du temps : *Le temps* S'ÉLÈVE.

— Par ext. Etre bâti, construit : *Vingt nouvelles maisons* S'ÉLÈVENT *sur ce boulevard. Ce palais* S'EST ÉLEVÉ *comme par enchantement. Divers quartiers de Paris, tels que ceux de Sainte-Geneviève et de Saint-Germain-l'Auxerrois,* SE SONT ÉLEVÉS *en partie aux frais des abbayes du même nom.* (Chateaub.) *Chaque jour on voit tomber un petit métier et* S'ÉLEVER *une fabrique.* (J. Simon.) ‖ Etre fondé, établi : *Les trônes* S'ÉLÈVENT *et disparaissent en France avec une effrayante rapidité.* (Balz.) *Au* XIIIe *siècle, les démocraties italiennes* S'ÉLÈVENT *à l'ombre de la chaire pontificale.* (V. Hugo.) ‖ Etre créé, produit : *Aucune renommée ne* S'ÉLÈVE *sans contradiction.* (Chateaub.)

Mon bonheur s'*éleva* comme un château de fées.
V. HUGO.

— Elever pour soi : *Il* S'EST ÉLEVÉ *une maison magnifique.*

— Par anal. Devenir plus considérable ou plus intense : *Sa voix* S'ÉLEVAIT *par degrés. Le prix des denrées* S'ÉLÈVE *de jour en jour. La température* S'EST *un peu* ÉLEVÉE. ‖ Atteindre une certaine élévation, en parlant d'un prix : *Il y a des prélats dont le traitement* S'ÉLÈVE *à plus 200,000 francs.* (Dupin.) *Les revenus du clergé anglican* S'ÉLÈVENT *à près de 300 millions de francs.* (Larcher.) ‖ Etre émis, poussé, produit, se faire entendre, en parlant d'un bruit : *Un cri général* S'ÉLEVA *dans l'assemblée.*

Les plaintes du hameau s'*élevaient* jusqu'à lui.
C. DELAVIGNE.

Et qu'il se garde alors d'avoir une faiblesse!
Un haro général s'*élève* contre lui :
Il a, le malheureux, mangé l'herbe d'autrui.
PONSARD.

‖ Devenir plus aigu, en parlant du son : *Sa voix n'est pas juste, elle* S'ÉLÈVE *quand il chante.*

— Eclater, commencer à sévir : *Il* S'ÉLÈVE *une horrible tempête. Un grand vent du Nord* S'ÉLEVA *tout à coup.*

Voilà les feuilles sans séve
Qui tombent sur le gazon,
Voilà le vent qui s'*élève*
Et gémit dans le vallon.
LAMARTINE.

‖ Etre suscité, soulevé, allégué; surgir, apparaître; naître, se former, se manifester : *Une formidable opposition* S'ÉLEVA *dans le sein de l'assemblée. Des témoignages écrasants* S'ÉLÈVENT *contre lui. Il* S'ÉLÈVE *des regrets dans mon cœur, que les réflexions ont bien de la peine à calmer.* (Mme de Simiane.) *Qu'est-ce que la réputation? Un cri qui* S'ÉLÈVE *et qui meurt dans un coin de la terre.* (Thomas.) *Une grande pensée* S'ÉLÈVE, *par intervalle, dans une âme que le temps et le malheur ont dévastée.* (Chateaub.) *Henriot était un de ces hommes qui* S'ÉLÈVENT *sur la lie des sociétés quand on la remue.* (Lamart.) *Le premier débat qui* S'ÉLÈVE *entre le pouvoir et la liberté a toujours pour objet la reconnaissance des droits.* (Guizot.)

Quelque chose de saint, de grand, de magnifique,
Comme un suave encens s'*élève* des guérets.
A. BARBIER.

Elevez-vous, voix de mon âme,
Avec l'aurore, avec la nuit!
LAMARTINE.

Quand l'homme est seul, loin du bruit et du [monde,
Du profond de son cœur plus haut s'*élève* et gronde
La voix de l'infini.
SAINTE-BEUVE.

— Atteindre, se porter à une position, à un rang plus élevés : S'ÉLEVER *à force d'intrigues. Il est assez naturel aux hommes de vouloir* S'ÉLEVER *aux lieux éminents, pour étaler de loin avec pompe l'éclat d'une superbe grandeur.* (Boss.) *Il n'y a au monde que deux manières de* S'ÉLEVER : *ou par sa propre industrie, ou par l'imbécillité des autres.* (La Bruy.) *Tout homme qui* S'ÉLÈVE *s'isole.* (Rivarol.) *M. de La Fayette* S'EST ÉLEVÉ *parce qu'il a vécu.* (Chateaub.) *Quand on* S'ÉLÈVE *rapidement, on ne descend pas sans danger.* (Beauchêne.) *Le grand homme est comme l'aigle : plus il* S'ÉLÈVE, *moins il est visible, et il est puni de sa grandeur par la solitude.* (H. Beyle.)

L'empire est prêt à choir et la France s'*élève.*
CORNEILLE.

— Fig. S'ennoblir, prendre une certaine grandeur; avoir des idées grandes et nobles : *Le sage* S'ÉLÈVE *dans l'adversité. L'écrivain doit* S'ÉLEVER *avec son sujet. Chaque être intelligent est destiné à* S'ÉLEVER *graduellement.* (Ballanche.) *Partout la pensée morale des hommes* S'ÉLÈVE *et aspire fort au-dessus de leur vie.* (Guizot.) *C'est par l'individu que l'humanité* S'EST ÉLEVÉE, S'ÉLÈVE *et* S'ÉLÈVERA. (E. de Gir.) *Il y a un idéal de la société, idéal qui* S'ÉLÈVE *ou s'abaisse d'une conscience à l'autre.* (Vinet.) *A mesure que la vie morale* S'ÉLÈVE *chez un peuple, l'ivrognerie diminue.* (Maquel.)

Pour t'*élever* de terre, homme, il te faut deux ailes,
La pureté du cœur et la simplicité.
CORNEILLE.

Demain le poëte Raton,
Devant nombreuse compagnie,
Doit partir avec le ballon.
Pourquoi? Pour s'*élever* une fois dans sa vie.
S***

VII.

‖ Atteindre à un but déterminé, à un certain degré d'élévation : *Nous ne pouvons* NOUS ÉLEVER *à la vérité que par la bienfaisance et la vertu.* (Pythagore.) *L'envie ne pouvant* S'ÉLEVER *jusqu'au mérite, pour s'égaler à lui, tâche de le rabaisser.* (Boileau.) *On ne* S'ÉLÈVE *point aux grandes vérités sans enthousiasme.* (Vauven.) *Tout homme est formé par son siècle; bien peu* S'ÉLÈVENT *au-dessus des mœurs du temps.* (Volt.) *Celui qui veut* S'ÉLEVER *au-dessus de la nature risque fort de rester au-dessous.* (Malesherbes.) *Le sens ne connaît que l'individu, l'intelligence seule* S'ÉLÈVE *à l'universel.* (J. de Maistre.) *Les anciens* S'ÉLEVAIENT *rarement à l'idée de la vie collective de l'humanité dans un but final marqué par la Providence.* (H. Rigault.) *C'est par des degrés insensibles et infinis que l'on* S'ÉLÈVE *de l'idiotie la plus complète jusqu'au plus parfait développement de l'intelligence.* (Orfila.) *Le martyr peut être homme, mais de l'homme il doit* S'ÉLEVER *au saint.* (St-Marc Gir.) *Le public, en fait de sentiments, ne* S'ÉLÈVE *guère qu'à des idées basses, et c'est lui que les femmes font le juge suprême de leur vie.* (H. Beyle.) ‖ S'enorgueillir, se vanter : *Il* S'ÉLÈVE *trop pour qu'on ne cherche pas à l'humilier. Quiconque* S'ÉLÈVE *sera abaissé.* (Evangile.)

Qui s'*élève* est un fat, qui s'abaisse est un sot.
FAVART.

— *S'élever contre*, Attaquer de paroles, se récrier, prendre parti contre : *Tout le monde* S'ÉLÈVE CONTRE *un homme qui entre en réputation.* (La Bruy.) *Les rois* S'ÉLÈVENT CONTRE *les rois, les peuples* CONTRE *les peuples.* (Fléch.) ‖ Se révolter, protester contre :

Tout semble s'*élever contre* mon injustice.
RACINE.

— *S'élever au-dessus de*, S'assigner à soi-même un rang plus élevé que celui de : *Il cherche à* S'ÉLEVER AU-DESSUS DE *ses égaux. Du même fond d'orgueil dont on* S'ÉLÈVE *fièrement* AU-DESSUS DE *ses inférieurs, l'on rampe vilement devant ceux qui sont au-dessus de soi.* (La Bruy.) *Il y a des hommes qui ont la passion de vouloir* S'ÉLEVER AU-DESSUS DES *autres, quel que soit leur piédestal; tout leur est égal, pourvu qu'ils soient en évidence : tréteaux de charlatan, théâtre, trône, échafaud, ils seront toujours bien s'ils attirent les yeux.* (Chamfort.) ‖ Se rendre inaccessible à : *Il a su* S'ÉLEVER AU-DESSUS DE *la calomnie. Il* S'EST ÉLEVÉ, *par une austère sagesse,* AU-DESSUS DES *craintes et des espérances humaines.* (Fléch.)

— Prov. espagn. *La vérité, comme l'huile, s'élève au-dessus de tout*, La vérité finit toujours par être connue.

— Astr. anc. *S'élever sur*, S'approcher de l'apogée de son déférent : *Vénus* S'ÉLÈVE SUR *Mercure.*

— Mar. *S'élever en latitude*, Atteindre une latitude plus élevée, en se rapprochant du pôle. ‖ *S'élever en longitude*, S'éloigner du premier méridien. ‖ *S'élever de la côte*, S'en éloigner, en tenant le plus près du vent. ‖ *S'élever au vent d'une côte, d'un navire*, Suivre une marche qui place le navire de plus en plus au vent de l'objet. ‖ *S'élever à la lame*, Se laisser soulever sans secousses par les vagues qui viennent assaillir l'avant : *Bien* S'ÉLEVER À LA LAME *est une qualité très-précieuse, car, alors, la mâture, le gréement, l'artillerie fatiguent d'autant moins le navire, qui éprouve le moins de déliaison possible.* (Paris.)

— Impersonnell. : *Il* S'ÉLÈVE, *dans cette ville, cent nouvelles maisons par an. Il* S'ÉLEVA *un vent terrible. Il* S'ÉLEVAIT *un bruit qu'il fallut démentir. Il* S'ÉLEVA *parmi les fidèles des hommes ignorants et superstitieux.* (Mass.)

— **Syn. Elever, enlever, exhausser, hausser, lever, rehausser, relever, soulever.** Parmi ces verbes, *hausser* et *lever* seuls sont simples, les autres sont composés. *Hausser* signifie rendre plus haut ce qui l'était déjà, mais sans en changer la position; *lever* marque un changement dans la position : ce qu'on *lève* était couché, était à terre, était baissé, et on le met droit ou on lui fait quitter la terre. *Elever*, c'est *lever* du milieu de quelque chose et faire en sorte que la chose domine, prenne le dessus. *Enlever*, c'est *lever* avec force ou violence, en prenant possession de l'objet. *Relever*, c'est lever de nouveau, remettre dans son état naturel ce qui était tombé. *Soulever*, c'est *lever* en agissant par-dessous : un levier sert à *soulever* des fardeaux. *Exhausser* veut dire *hausser* considérablement ou excessivement, ou encore hausser par une construction nouvelle ajoutée à une première construction. *Rehausser*, c'est hausser de nouveau, hausser ce qui a baissé ou ce qui est déjà grand.

— **Antonymes.** Abaisser, abattre, affaisser, baisser, déprimer, ravaler, surbaisser.

— **Allus. hist. Ne pouvant s'élever jusqu'à moi, ils m'ont fait descendre jusqu'à eux,** Allusion à une inscription satirique que l'on trouva placardée sur le piédestal de la colonne Vendôme, le lendemain du jour où en fut descendue la statue du vainqueur d'Austerlitz.

La bataille d'Austerlitz venait de terminer une merveilleuse campagne de deux mois. Napoléon voulut honorer dignement la grande armée en érigeant, avec le bronze de douze cents canons enlevés aux Autrichiens et aux Russes, une colonne qui serait dédiée à la gloire des soldats français. Telle est l'origine de la colonne Vendôme, œuvre de l'architecte Lepère, qui fut terminée le 5 août 1810. Depuis la base jusqu'au sommet, se déroulent les plus brillants faits d'armes de la campagne de 1805. Napoléon avait eu le projet de la couronner de la statue de la Paix; mais la guerre ayant recommencé, il y fit placer sa propre image. Le vainqueur d'Austerlitz était représenté en empereur romain, la tête ceinte de lauriers.

En 1814, à l'époque de la première Restauration, on essaya de renverser ce monument de la gloire française. Ce fut un jour de fête pour l'aristocratie parisienne. On attacha un câble au cou de la statue, et des chevaux blancs tirèrent à toute force. Toutes les grandes dames du noble faubourg assistaient, comme à un spectacle, à cette triste exécution, et l'on en vit fixer à la corde leurs mouchoirs brodés et aider de leurs puérils efforts à la chute du colosse. Mais la colonne résista. On scia alors la statue, qui, précipitée à terre, se brisa en tombant. Les morceaux servirent à fondre la statue de Henri IV.

Toute la France ne s'associa pas à cette basse vengeance de ceux que le génie de Napoléon avait fait trembler pendant quinze ans, et le lendemain du jour où fut renversée sa statue, on trouva collée sur le piédestal cette protestation éloquente : *Ne pouvant s'élever jusqu'à moi, ils m'ont fait descendre jusqu'à eux.*

Ceci nous rappelle une protestation d'une tout autre nature. On venait d'élever à Louis XV, sur la place de la Concorde, une statue équestre. Aux façades du piédestal on avait sculpté en bas-relief les quatre vertus cardinales : la Prudence, la Justice, la Force et la *Tempérance.* C'était une ironie commise de bonne foi. Mais le trait vengeur ne se fit pas attendre, et le lendemain on lisait au pied de la statue cette épigramme sanglante :

Grotesque monument, infâme piédestal!
Les vertus sont à pied, le vice est à cheval!

En littérature, on a fait de nombreuses allusions à l'inscription qu'une main indignée traça sur le piédestal de la colonne Vendôme. En voici quelques-unes :

« Monsieur le marquis, me disait ce grand jurisconsulte, les temps sont mauvais; adoptons le peuple, pour qu'il nous adopte; *descendons jusqu'à lui, pour qu'il ne monte pas jusqu'à nous.* »

JULES SANDEAU.

« Le petit garnement, alléché par la vue de ces cinq petites têtes qui dépassaient les bords du nid et jetaient un premier regard sur la nature, avait d'abord secoué l'arbre de toutes ses forces; puis il avait cherché à abattre le nid à coups de pierres; voyant enfin tous ses efforts inutiles, il quitta sa veste et ses sabots, et monta à l'assaut. « Voilà un » drôle, me dis-je, qui comprend la politique » à sa manière : *ne pouvant les faire descen-* » *dre jusqu'à lui, il se décide à grimper jus-* » *qu'à eux.* »

Galerie de littérature.

« La pauvre enfant commençait à comprendre que son amour était sans espoir. *Elle ne pouvait monter jusqu'à son amant*, et elle savait la mère de Léon trop fière pour permettre à son fils de *descendre jusqu'à elle.* »

Revue de Paris.

ÉLEVEUR, EUSE s. (é-le-veur, eu-ze — rad. *élever*). Econ. rur. Personne qui se livre à l'élève des animaux : ÉLEVEUR *de chevaux, de bœufs, de moutons.* ÉLEVEUSE *de volailles.* ÉLEVEUR *de poissons.* ÉLEVEUR *de vers à soie. Les croisements peuvent être d'un grand secours à l'*ÉLEVEUR *expérimenté.* (Math. de Domb.) *Sans cesse les* ÉLEVEURS *d'oiseaux, les nourrisseurs de faisans gâtent, bouleversent, emportent des œuvres immenses qui ont coûté une saison.* (Michelet.)

ÉLEVURE s. f. (é-le-vu-re — rad. *élever*). Petit gonflement à la peau provenant d'une irritation de son tissu : *Avoir le visage couvert d'*ÉLEVURES.

ELEZ ou **ELETZ**, ville de la Russie d'Europe. V. IÉLETZ.

ELF-DALEN, bourg et paroisse de Suède, préfecture et à 110 kilom. N.-O. de Fahlun, sur le Dal-Elf; 3,000 hab. Importante exploitation de porphyre, avec scierie et ateliers de travail; mine de fer; sources minérales. On y admire surtout les belles cataractes que forme le Dal-Elf.

ELFES s. (èl-fe — du germanique : scandinave *âlfr*, anglo-saxon *aelf*, ancien allemand *alp*, etc.). Mythol. Nom donné dans le moyen âge à deux classes d'esprits des deux sexes, les uns beaux et bienfaisants, les autres laids et méchants, que les enfants nés le dimanche avaient seuls le privilége de voir : *Thomas d'Ercildonne, dit le Rimeur, fut conduit dans Elfland par la reine des* ELFES, *et y demeura sept ans.* (Complém. de l'Acad.)

C'est la nuit que les *elfes* sortent
Avec leur robe humide au bord,
Et sous les nénufars emportent
Leur valseur de fatigue mort.
TH. GAUTIER.

‖ On dit aussi ELVES.

— **Encycl.** Linguist. Kuhn compare ce nom au sanscrit *arbha*, qui, dans la mythologie védique, désigne des êtres bienfaisants et industrieux, vivant en bonne intelligence avec les dieux supérieurs, pour lesquels ils travaillent à l'occasion. Leur nom, comme adjectif, signifie habile, adroit, inventif, et, comme substantif, artisan habile, surtout à forger et à construire des chars. Il dérive de la racine *rabh*, agir hardiment, avec *â* préfixe, commencer, entreprendre. Lassen a rapproché de *arbhu* le grec *Orpheus*, tout en avouant que les traditions relatives au chantre thrace n'offrent aucun rapport avec celles du *Rigvéda*, et Kuhn adopte ce rapprochement en cherchant dans les elfes de la Germanie, grands amateurs de musique et de chant, un chaînon qui relie Orphée aux *arbhas* de l'Inde. Les attributs des elfes sont plus variés que ceux de leurs confrères de l'Inde, et leur sphère d'action est plus étendue. Ils se divisent en plusieurs classes, les blancs, les noirs, les gris, les bruns, suivant leur caractère bon ou méchant; les uns beaux et gracieux, les autres laids et difformes. Ils se confondent plus ou moins avec les nains, *dvergar*, qui se rapprochent des *arbhas* par leur habileté comme artisans et forgerons. D'un autre côté, les *alfâr*, êtres lumineux qui habitent l'air et qui se plaisent à la musique et à la danse, ressemblent mieux aux *maruts* indiens, génies de l'air, qui, à leur tour, s'identifient par plusieurs points avec les *arbhas.* C'est donc avec raison que Pictet, auquel nous devons tous ces rapprochements, remarque qu'un fonds commun de croyance, simple à son origine, s'est développé plus tard dans plusieurs directions chez les Indiens et chez les Germains. Pictet semble en outre, et nous sommes de son avis, assez disposé à rapporter au même groupe le cymrique *rhaib*, fascination, *rheibiaw*, ensorceler, *rheibiwr, rheibes*, sorcier, sorcière.

— Hist. Les *elfes* sont des génies de la mythologie du Nord, formant, avec les ondines, les salamandres et les gnomes, des groupes d'esprits élémentaires respectivement identifiés avec l'eau, le feu, la terre et l'air. Les *elfes* sont les esprits de l'air; la foi et la poésie des peuples de l'Europe les ont adoptés sous ces noms plutôt que sous leur nom grec de sylphes. Ce sont des esprits capricieux, de dimensions infimes, mais d'une puissance redoutable. Leur taille n'excède pas la longueur du pouce d'une jeune fille, et cependant ils peuvent soulever des blocs de granit, entourer de liens étroits l'homme le plus robuste et faire osciller une maison. Les sagas du Nord les divisent en *elfes* bons et mauvais, ou légers et sombres; les premiers ont des yeux scintillants comme des étoiles, un teint plus brillant que le soleil et des cheveux d'un jaune d'or; les seconds sont plus noirs que la poix et excessivement dangereux. Les *elfes* portent ordinairement des souliers de verre et un bonnet auquel est suspendue une petite sonnette. Celui qui a le bonheur de trouver une de ces pantoufles ou une de ces clochettes peut obtenir de l'*elfe* qui l'a perdue la réalisation de tous ses souhaits. Quelquefois les *elfes* portent, en guise de coiffure, les fleurs de la digitale pourprée. Leurs attouchements sont fort dangereux; l'homme tombe malade et succombe sous une fièvre violente, sans qu'on ait pu découvrir la véritable cause de son mal; quelquefois les *elfes* soignent pourtant les malades par dévouement dans telle famille ou telle autre qui leur a fait du bien. Mais d'ordinaire ils attendent avec impatience la mort des hommes, car les cadavres leur reviennent, et leur lieu de réunion de prédilection est le cimetière. Le bien et le mal se partagent alternativement la domination de ces êtres supérieurs; ce sont des anges déchus dont les péchés et les fautes n'ont pas été assez graves pour mériter l'enfer, mais qui resteront jusqu'au jour du jugement dernier dans l'incertitude la plus grande sur l'éternité qui les attend. Dans leurs actions, l'élément diabolique prend à chaque instant le dessus; leur beauté, le luxe de leurs habitations ne sont alors qu'illusions et tromperies. Une de leurs fantaisies les plus perverses est de voler aux mères leurs enfants les plus roses et les plus jolis pour y substituer un petit monstre qui n'est qu'un *elfe* malade, doué de tous les vices, que rien ne pourra corriger et qui appellera tous les malheurs sur la maison et ses habitants.

En Irlande, les *elfes* s'appellent *cluricaun* (nain); ceux-ci sont toujours seuls et se montrent le jour sous la forme de petits vieillards revêtus d'habits passés de mode. Ils ne cherchent qu'à tromper les hommes, et bien rarement on arrive à être plus fin qu'eux. Leur grande occupation est de faire des souliers tout en sifflant un air, mais ils disparaissent dès qu'un homme s'approche pour les surprendre. Le cluricaun connaît les endroits où sont cachés les trésors, mais il ne consent à révéler ce secret que lorsqu'il y est contraint par la force. Il possède une petite bourse de cuir qui contient un schelling, qu'il retrouve toujours dès qu'il l'a dépensé. Cette pièce de monnaie s'appelle le schelling du bonheur (*spre na skillenagls*) et peut se comparer aux cinq sous du Juif errant. L'*elfe* aime beaucoup à fumer et à boire, et il connaît la recette mystérieuse pour fabriquer de la bière avec de la bruyère.

La reine des *elfes* s'appelle *Banschi* (la Dame

44

blanche) et appartenait, pendant son existence, à d'anciennes et illustres familles auxquelles elle apparaît au moment de la mort d'un de leurs membres. Elle porte un grand manteau blanc, et un long voile couvre sa tête. Sous les eaux s'étend un pays où les prés verdoient, où les arbres fleurissent, où les villes et les palais resplendissent d'or et de marbre : c'est le *pays de la jeunesse (phtema na'oge)*. Heureux séjour des *elfes*, dans lequel on ne vieillit jamais et où les années passent aussi vite que les minutes. A de certains jours, au lever du soleil, les *elfes* apparaissent à la surface de l'eau, brillants de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; en chantant et en dansant, ils effleurent les vagues, sans que leur pied léger y imprime même une trace, puis ils s'évanouissent dans le brouillard.

En Ecosse, les *elfes* s'appellent *doane shi* (les bonnes gens). Comme en Irlande, on croit que ce sont des anges qui se sont laissé tenter par le diable, et qui, pour punition de leur faiblesse, ont été précipités du ciel et condamnés à errer par monts et par vaux jusqu'à ce qu'une sentence suprême leur assigne un sort éternel. Leur extérieur est de toute beauté et a gardé les traces de sa divine origine; ils sont petits, mais tout chez eux est en proportion. Les *elfes* féminins surtout sont les êtres les plus ravissants; leurs yeux brillent comme des étoiles, leurs lèvres ont la couleur du corail, leurs dents sont de l'ivoire, et leur chevelure d'un brun foncé se déroule en masses touffues sur leurs épaules. Dans tous leurs plaisirs ils mettent une passion extrême; la danse surtout, qui est accompagnée d'une musique fort agréable, est leur occupation habituelle, et, la clarté de la lune, ils ne manquent pas de sortir des collines de gazon qui leur servent d'habitation, pour danser en rond. Vis-à-vis des hommes, ils sont toujours un peu défiants et envieux, et, quoiqu'ils ne leur veuillent pas autant de mal que ceux de l'Irlande, ils ne manquent pas l'occasion de leur être désagréables. Les highlanders n'aiment pas à prononcer leur nom, surtout le vendredi ou leur influence est toute-puissante ; d'ailleurs, on ne parle des *elfes* qu'avec le plus grand respect, car on n'est jamais sûr qu'ils ne sont pas, grâce au don de l'invisibilité, tout près de vous. Pour leurs longues courses, ils ont des chevaux blancs, et souvent on entend le bruit de ces cavalcades, sans jamais en entrevoir. On rapporte qu'à différentes reprises des hommes ont été attirés par des *elfes* dans leurs demeures ; s'ils commettent l'imprudence de toucher aux friandises qu'on leur offre, ils tombent au pouvoir des génies et ne peuvent plus retourner sur la terre qu'après un séjour de sept ans dans les habitations souterraines. En 1588, une femme appelée Talico Peason fut accusée d'avoir des relations avec la reine des *elfes*. Elle avoua avoir été à sa cour pour rendre visite à ses parents qu'on lui avait enlevés, et sur cette déclaration elle fut brûlée vive.

Les *elfes* sont munis d'une arme terrible qu'on appelle l'*elfbolt* et qu'ils lancent contre les hommes et les animaux avec une telle assurance, qu'ils ne manquent jamais de percer le cœur et de produire la mort immédiate. Les *elfes* sont aussi les artistes et les artisans les plus adroits et les plus habiles. Ils sont, chacun pour soi, et tailleurs, et tisserands, et cordonniers.

Les mêmes idées sur les *elfes* sont répandues chez les pays de Galles. Là, ils redoutent Dieu et prennent la fuite au nom de Jésus ; ils ont des armes en pierre, des carquois en peau de serpent et des flèches empoisonnées, fabriquées avec les os des squelettes humains qu'on trouve à l'endroit où les domaines de trois seigneurs se touchent. Leurs cheveux jaunes sont retenus par des peignes en or; aux pieds ils ont des sandales en argent, et sur le corps une robe verte ornée de fleurs. Malheur au fermier qui s'attire leur colère ! Ils empoisonnent ses troupeaux en les piquant avec une flèche trempée dans le jus de la ciguë, et ses champs ne produisent que de l'ivraie. Une colline verte, une clairière dans la forêt sont leurs lieux de réunion ; là ils chantent, et les bruits d'herbe gardent une trace argentée de leurs pas. Comme ceux d'Ecosse et d'Irlande, les *elfes* du comté de Galles sont invisibles ; l'œil humain le plus exercé les aperçoit quelquefois assis au pied d'un arbre auprès d'une source. Quelques puits, dans lesquels on entend des cris d'enfant, des voix plaintives, le son des cloches et des accords d'harmonie, indiquent leur séjour dans le royaume des *elfes*. Leur séjour a été dépeint avec les couleurs les plus séduisantes. Au milieu coule un fleuve rouge, alimenté par tout le sang répandu sur la terre ; un soleil artificiel éclaire les maisons et les palais, couverts en or et construits en cristal. Celui qui y pénètre et prononce une syllabe seulement appartient pour toujours aux *elfes*.

Le jour de la Toussaint, tous les *elfes* se mettent en campagne, et alors il est fort dangereux de dormir en plein air, surtout aux heures de midi et de minuit. Il n'y a pas de mauvais tour ou de larcin que ces génies ne commettent alors; ils volent les enfants, et à ce propos la légende wallone donne l'explication de cette manie d'enlever aux mères leurs derniers nés. Tous les sept ans, ils doivent abandonner au diable leur dixième enfant, et, autant que possible, ils tâchent de lui donner à la place de leur enfant celui des autres.

ELFLAT, s. f. (él-fi-ne — rad. *elfe*). Mythol. Femme d'elfe, qui apparaît sous la figure d'un cheval ou sous celle d'une très-belle femme. || On dit aussi ELFE s. f.

ELFKARLEBY, bourg de Suède, préfecture et à 81 kilom. N. d'Upsal, sur le Dal-Elf, près de son embouchure dans la Baltique ; 1,700 hab. Usines à fer ; belle chute du Dal-Elf, qui forme une cascade de 16 mètres d'élévation.

ELFLAND, ELFINLAND (*pays des elfes*), pays imaginaire dont les Ecossais ont fait le royaume des elfes.

ELFLÈDE, princesse anglaise. V. ETHELFLÈDE.

ELFSBORG ou **WENERSBORG**, une des 24 len ou préfectures de la Suède, dans l'ancienne province de Gothie occidentale, entre la Norvége et la préfecture de Gothembourg à l'O., la préfecture de Jœnkœping au S., celle de Skaarborg et le lac Wener à l'E., celle de Carlstad au N. Ch.-l. Wenersborg ; 12,698 kilom. carrés, et 276,426 hab. Cultures des céréales et des pommes de terre. Elèves de bétail ; exploitation de fer. C'est une des provinces les plus industrieuses de la monarchie suédoise ; la fabrication des toiles y est très-importante. Nombreuses scieries de planches. La préfecture est subdivisée en 6 bailliages et renferme 233 paroisses.

ELGÉBAR s. m. (èl-jé-bar). Astr. Nom arabe de Rigel, étoile de première grandeur qui fait partie de la constellation d'Orion.

ELGER (Otmar), peintre suédois. V. ELLIGER.

ELGG, bourg de Suisse, cant. et à 29 kilom. N.-E. de Zurich ; 1,400 hab. Près du bourg, une éminence porte un château moderne construit sur l'emplacement d'une forteresse du XIe siècle. Aux environs, verreries et mines de houille considérables.

EL-GHOR, nom moderne d'une grande vallée de la Palestine, dans laquelle serpente le Jourdain, entre la mer Morte au S. et le lac de Tibériade au N. Cette large vallée est périodiquement inondée par les nombreux *wadi* ou torrents qui, descendant des montagnes voisines, portent leur tribut au Jourdain. Près de la mer Morte, elle présente en certains lieux l'aspect d'un véritable marécage ; sur d'autres points se trouvent des fourrés qui habitent des panthères et quelquefois des lions. Des touristes y ont vu des colibris. Cette vallée est très-pittoresque. Çà et là se dressent des falaises et des rochers entre lesquels se voient des jardins naturels couverts de figuiers-roses. Ces jardins sont formés par des flaques d'humus provenant des antiques alluvions du Jourdain. La vallée est surtout remarquable par sa profondeur, qui est d'environ 400 mètres au-dessous du niveau de la mer dans ses parties les plus basses, c'est-à-dire à l'embouchure du Jourdain dans la mer Morte.

ELGIA, dans la mythologie scandinave, est une des neuf filles qu'Odin engendra avec l'Aurore.

ELGIN, ville d'Ecosse, ch.-l. du comté de son nom, sur la rive droite de la Lossie, à 162 kilom. N. d'Edimbourg, à 8 kilom. de la mer du Nord, dans une vallée nommée jadis le Jardin de l'Ecosse ; 7,277 hab., qui envoient un membre au parlement. Tanneries, brasseries, distilleries, imprimeries ; musée très-intéressant pour ceux qui veulent étudier la géologie de cette contrée de l'Ecosse. De la belle cathédrale d'Elgin, fondée en 1224, brûlée en 1390, reconstruite de 1407 à 1420, il ne reste que les deux tours occidentales, le chœur, le grand autel, deux tourelles et la maison du chapitre. Des belles ruines peuvent rivaliser avec celles de Melrose. Les touristes visitent avec intérêt, aux environs d'Elgin, le monument du duc de Gordon, près des ruines d'un vieux château crénelé ; le château de Spynie ; l'abbaye de Pluscardine et le port de Lossiemouth.

ELGIN (COMTÉ D'), division administrative du N.-E. de l'Ecosse, entre la mer du Nord au N., les comtés de Nairn et d'Inverness à l'O. et au S., de Banff et de Spey à l'E ; 217,000 hectares, et 42,695 hab. Ch.-l. Elgin. Le Spey, la Lossie et le Findhorn, tributaires du golfe de Murray, sont les principales rivières du comté ; le lac le plus remarquable est le Spynie. La partie septentrionale du comté est agréablement coupée de plaines et de collines en partie cultivées et en partie boisées. Ses côtes sont souvent attaquées par la mer, qui depuis longtemps y forme des dunes, dont les sables, en s'étendant graduellement, ont ruiné plusieurs paroisses.

ELGIN, ville des Etats-Unis, Etat d'Illinois, comté de Kane, sur le Fox-River, à 67 kilom. N.-O. de Chicago ; 6,000 hab. Commerce actif et d'une importance toujours croissante. Distilleries, fabriques d'instruments agricoles, manufactures de coton. Il compte du Canada occidental, sur la côte N. du lac Erié, 1,760 kilom. carrés ; 27,500 hab.

ELGIN (Thomas BRUCE, comte DE KINCARDINE et D'), diplomate anglais, né en Ecosse en 1766, mort à Paris en 1841. Après avoir passé quelques années au collége d'Harrow et à celui de Westminster, il entra à l'université de Saint-André et termina ses études sur le continent. Etant entré dans l'armée, il atteignit rapidement le grade de général ; mais il resta peu de temps au service et sa vie se passa presque tout entière dans les missions diplomatiques. Il fut successivement envoyé à Bruxelles en 1792, à Berlin en 1795 et à Constantinople en 1799. Le noble lord doit sa réputation à la célèbre collection de marbres rapportée par lui d'Athènes et déposée aujourd'hui au *British Museum*. L'histoire de l'acquisition de ces sculptures, bien connue de tous ceux qui ont lu le *Child Harold* de Byron, peut se résumer en quelques mots. Lorsque lord Elgin fut nommé au poste d'ambassadeur à Constantinople, on lui suggéra la pensée que les restes de l'art antique, dispersés sur le sol de la Grèce, seraient d'un grand secours aux études des artistes européens. Frappé de cette idée, il la communiqua au gouvernement anglais ; mais les événements militaires d'alors ne permirent pas d'accorder une grande attention au rapport qu'il fit à ce sujet. Encouragé cependant par l'approbation et l'appui de sir William Hamilton, lord Elgin, rentré dans la vie privée, résolut de rapporter les plus beaux de ces marbres à ses risques et périls. Accompagné de deux architectes, dans lesquels se trouvait de deux peintres, parmi lesquels se trouvait Lusieri, un artiste italien du plus grand mérite, il se rendit à Athènes en 1800. Là il rencontra d'abord de grands obstacles de la part des Turcs ; mais les choses changèrent de face lorsque l'armée française eut évacué l'Egypte. Alors, grâce à la cupidité des autorités turques, il put exécuter son projet et réunit une admirable collection de statues, de bas-reliefs, de colonnes, de chapiteaux, des fragments d'anciens monuments qui se trouvaient dans les églises et dans les couvents, des vases, des bronzes, des camées, des monnaies. En 1814, lord Elgin fit embarquer ces inappréciables chefs-d'œuvre dont il était devenu possesseur et sur nombre desquels se trouvaient les bas-reliefs de la frise et du fronton du Parthénon. Une partie, heureusement peu importante, de cette collection périt dans un naufrage près de Cérigo ; le reste fut acheté par le gouvernement anglais au prix de 875,000 francs et déposé au *British Museum*, où il figure sous le nom de *marbres d'Elgin* (*Elgin marbles*). Cette collection, une des plus intéressantes pour l'étude de l'art antique, est principalement composée de sculptures arrachées au Parthénon, et de fragments ou débris trouvés dans les fouilles, à la base de l'édifice. Ces sculptures étaient de trois espèces : les statues colossales des frontons, les métopes et les frises. Des premières, la collection d'Elgin comprend des statues ou fragments de statues des deux frontons ; les reliques du fronton de l'est, qui représentait la naissance de Minerve, sont les mieux conservées ; celles du fronton où Neptune disputait à Minerve la possession de l'Attique ne se composent que de torses et de fragments trouvés dans les fouilles. Des 92 métopes du temple, la collection en contient 15 provenant du côté méridional, où était figuré en haut-relief le combat des Centaures et des Lapithes, et un musage d'une autre métope qui se trouve actuellement au Louvre. Les plaques des frises représentant en bas-relief la grande procession panathénaïque sont les plus nombreuses des restes conservées. Des ruines qui entourent l'Acropole d'Athènes, lord Elgin a en outre tiré la colossale statue de Bacchus, provenant du monument chorégique de Thrasyllus, l'une des caryatides du temple de Pandrosus, une portion de la frise de l'Erechthéion et des fragments de colonnes ; de plus, il recueillit des bas-reliefs du temple d'Apollon, et dans l'île d'Egine, des statues qui ornaient le fronton du temple panhellénien et qui ont un haut intérêt artistique. Antérieures à Phidias, elles sont les uniques représentations du vieux style grec, en même temps qu'elles initient à des représentations mythologiques primitives. Quant aux autres parties de la collection, œuvres pour la plupart de Phidias et des artistes qui collaborèrent avec lui, Alcamène, Agoracrite et Colotès, elles ont considérablement modifié les idées admises jusqu'ici sur l'art grec. Visconti, dans deux *Mémoires*, a non-seulement expliqué le développement des frises qui représentent les panathénées et reconstruit chaque monument en remettant en place tous les détails, mais encore déduit une foule de notions nouvelles sur la sculpture et l'architecture grecques. Les *marbres d'Elgin* comprennent en outre un grand nombre d'inscriptions recueillies à Athènes et dans le voisinage et relatives surtout aux soldats morts à Potidée.

La première portion de ces trésors de l'antiquité, expédiée de Grèce par lord Elgin, parvint en Angleterre en 1808 et y excita des transports de joie et d'admiration, auxquels se mêlèrent néanmoins des sentiments d'indignation pour ce que l'on considérait comme un acte de vandalisme. De plus on éleva des doutes sur la valeur artistique de ces objets d'art, et il s'en trouva qui affirmèrent que lord Elgin avait dépensé beaucoup de temps et d'argent pour se procurer des marbres romains médiocres, du temps d'Adrien. L'acquisition fut d'abord refusée par le parlement ; toutefois, le célèbre peintre Haydon entreprit la haute valeur et justifia son enthousiasme. La conduite de lord Elgin resta toujours diversement jugée, en Angleterre et en Europe. Les uns l'ont loué d'avoir préservé ces chefs-d'œuvre d'une destruction imminente et de les avoir soustraits au vandalisme des Turcs ; les autres lui ont reproché de s'être montré plus vandale que les Turcs eux-mêmes. Clarke, dans ses *Voyages dans diverses contrées de l'Europe*, appelle la manière dont lord Elgin s'était formé sa collection « un sacrilége indigne, commis au nom de la nation anglaise ; » lord Byron, dans son poëme de *Child Harold*, a surtout imprimé au nom d'Elgin une indélébile flétrissure : « Rougis, Calédonie, dit-il, d'avoir un tel fils ! Angleterre, réjouis-toi de ne pas le compter au nombre de tes enfants ! » Et, revenant à Athènes, sur la même idée, l'illustre poëte grava ces mots sur le Parthenon mutilé :

Quod non fecerunt Gothi
Fecerunt Scoti.

Les accusations, les injures, les regrets sont devenus maintenant moins acerbes ; à part quelques boutades, les artistes ont assez heureux pour visiter Athènes, personne ne lance plus la pierre à lord Elgin. On apprécie à sa juste valeur les services qu'il a rendus en mettant à la portée des artistes, aussi bien qu'en sauvant des ravages du temps, ces chefs-d'œuvre de l'antiquité. La guerre de Grèce (1824-1827), et surtout le siége d'Athènes, qui fait tant de ruines, où le Parthénon a tant souffert, a été pour beaucoup dans cet apaisement. Les événements ont donné raison à lord Elgin ; encore une confusion semblable, et c'en était fait de ces précieux débris, dont la perte eût été irréparable.

Plusieurs années avant sa mort, lord Elgin était venu s'établir à Paris qu'il ne quitta plus qu'à de rares intervalles. Il y publia un mémoire justificatif intitulé : *Memorandum on the subjects of the earl of Elgin poursuits in Greece* (Londres, 1811). Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre d'*Antiquités grecques ou Notices sur les recherches faites en Grèce, etc.* (1820).

On peut encore consulter sur les *marbres d'Elgin* les ouvrages suivants : *Lettres du chevalier Ant. Canova*, et deux *Mémoires* sur les ouvrages de sculpture de la collection du comte d'Elgin, par Visconti (Londres et Paris, 1816, in-8°) ; *Lettres écrites de Londres à Rome*, adressées à M. Canova, sur les marbres d'Elgin, par M. Quatremère de Quincy (Rome et Paris, 1818, in-8°) ; *Elgin marbles* (London, 1816, in-4°) ; *Elgin marbles examplified, etc.*, by Rich. Lawrence (London, 1818, in-fol.).

ELGIN (James BRUCE, comte D'), homme politique anglais, fils du précédent, né en 1811, mort en 1863. Il fit ses études à l'université d'Oxford et entra dans la carrière politique, en 1841, comme représentant de la ville de Southampton à la chambre des communes ; la même année, il fut nommé par lui ouvrit la chambre haute. Il donna, dès ses débuts parlementaires, de telles preuves d'une capacité hors ligne, que lord Stanley (plus tard lord Derby), qui était alors à la tête du ministère des colonies, le nomma en 1842 gouverneur de la Jamaïque. Il fit tous ses efforts pour rétablir par de sages mesures la prospérité de cette île, qui avait beaucoup déchu depuis l'émancipation des esclaves ; s'il n'y parvint pas complétement, il réussit cependant à introduire des améliorations notables dans l'état général de la colonie et servit de successeur de saint François de Paule. On lui a faussement attribué un livre écrit par un autre Elgin, dont la vie n'est pas connue ; c'est un ouvrage d'alchimie intitulé : *Opus eximium acutissimi celeberrimique philosophi Æliæ Cretonsse Messinanensis in arte alchymica* (1434).

ELIACIM ou **ELIAKIM**, roi de Juda, fils de Josias, vivait à la fin du VIIe siècle av. J.-C. Il fut placé sur le trône par Néchao, roi d'Egypte, en 608, et frappé, par le même prince, d'une contribution de 100 talents d'argent et de 1 talent d'or. A son tour, Nabuchodonosor s'empara de la Judée et tint trois ans Eliacim sous sa domination. Le roi de Juda se révolta ensuite, fut battu et emmené prisonnier à Babylone, après un règne de onze ans.

ELIACIN, personnage d'*Athalie*, le chef-d'œuvre de Racine. Eliacin, désigné aussi sous le nom de Joas dans la tragédie, est le petit-fils d'Athalie. Echappé au massacre de toute sa famille, ordonné par cette reine cruelle, il a été élevé dans le temple par le grand prêtre Joad, comme l'unique rejeton de la race de David. Athalie, en proie aux terreurs d'un songe qui lui a montré un enfant la frappant d'un coup mortel, se présente subitement dans le temple et reconnaît sa vision nocturne sous les traits du jeune Eliacin, mais sans soupçonner qu'il est son petit-fils. C'est alors que s'engage le célèbre dialogue si souvent cité comme un modèle de grâce, d'à-propos, d'innocence et d'ingénuité :

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous ?

JOAS.

J'ai nom Eliacin.

ATHALIE.

Votre père ?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu jeté dès mon enfance,
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

. . . . . .

ATHALIE.

Ou dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

. . . . . .

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin ?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?

. . . . . .

ATHALIE.

. . . Quel est tous les jours votre emploi ?

JOAS.

J'adore le Seigneur, on m'explique sa loi ;
Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
Et déjà de mes mains je commence à l'écrire.

. . . . . .

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs ?

JOAS. Quelquefois à l'autel
Je présente au grand prêtre ou l'encens ou le sel ;
Vêtu de chanter de Dieu les grandeurs infinies ;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

. . . . . .

Indépendamment de l'ingénuité, de l'ironie candide qu'il montre parfois dans ses réponses, Eliacin est resté le type de ceux qui, dans leur jeunesse ou à leurs débuts, sont l'unique espoir d'un parti, et c'est dans ce sens qu'on y fait souvent allusion, mais presque toujours sous une forme à travers laquelle perce une intention méchante et railleuse.

ELIÆSEN (Povel), théologien danois. V. ELIE (Paul).

ÉLIAGE s. m. (é-li-a-je — rad. *élier*). Econ. rur. Syn. de SOUTIRAGE.

ELIAS (Mathieu), peintre hessois de l'école française, né à Peene, près Cassel, en 1658, mort à Dunkerque en 1741. D'une origine obscure, fils d'une blanchisseuse, il eut en ses jeunes années d'autre occupation que celle de garder, dans les pâturages de sa commune, le maigre troupeau qui faisait toute la fortune de sa mère. Dans ces longues heures, il essayait de modeler avec de la terre de petites figures d'un certain aspect. Descamps, son biographe, ajoute même qu'il bâtissait, par le même procédé, sur de longues ardoises, des paysages en relief où respirait, à défaut de talent, un véritable amour de la nature. Il va sans dire que le pâtre inspiré cachait avec soin ces essais à sa famille. Mais le hasard se chargea de mettre en lumière les instincts du berger architecte. Un certain Corbeen, que Descamps désigne comme un peintre estimé, eut occasion, dans ses promenades à travers champs, de rencontrer le pâtre et de voir ses bas-reliefs. Frappé des dispositions qu'il annonçait, il emmena avec lui à Dunkerque et lui donna les premières notions de son art. Le jeune Elias avait alors seize ans au plus ; il travailla de toutes ses forces et fit de rapides progrès. A vingt ans, alors que les secrets du métier lui furent devenus familiers, il vint à Paris, s'y fit connaître et s'y maria. Son intérieur était charmant et la réputation lui était venue. Mais bientôt il perdit sa femme. Il vint habiter Dunkerque près de son bienfaiteur. Là, grâce au travail et à l'amitié, il sentit diminuer sa douleur et il arriva presque heureux à une grande vieillesse. Descamps nous donne, à ce propos, mille détails intéressants sur son existence : « Il menait une vie réglée, dit-il, était très-estimé pour sa douceur, n'aimait point à faire des élèves, dont on ne lui connaît qu'un seul, Carlier. En arrivant à Paris, il avait une couleur crue et tricale ; il la rendit très-naturelle depuis : ses draperies devinrent plus larges et se sentirent plus de la nature. Son dessin était assez correct ; il composait bien, mais avec peine et beaucoup de temps. Il a produit, et c'était pour cacher cette peine qu'il ne voulait avoir personne auprès de lui lorsqu'il travaillait. Ses ouvrages, dix ans avant sa mort, devinrent maniérés. »

L'œuvre d'Elias est considérable et se trouve presque tout entière à Dunkerque et à Cassel. Parmi les plus remarquables de ces ouvrages, nous citerons par ordre chronologique : le *Martyre de sainte Barbe*, sur le maître-autel de la cathédrale de Dunkerque ; *Portraits des membres de la confrérie de Saint-Sébastien* (musée de la même ville) ; le *Baptême de Jésus-Christ* (chapelle des tailleurs, même ville) ; *Vœu du corps de la ville de Dunkerque à la Vierge* (couvent des Carmes). De l'avis de tous les critiques, cette vaste composition est la meilleure œuvre d'Elias. La couleur surtout, unissant à la finesse de gamme de l'école française la vigueur des Flamands, est d'une rare puissance. L'*Invention de la croix*, qui décore la chapelle Sainte-Croix de la cathédrale de Dunkerque, aurait peut-être, comme ton, une valeur aussi grande ; mais la thème n'en est pas heureux. La *Transfiguration*, imitée de Raphaël, dans l'église de Bailleul, et le *Miracle de saint François-Xavier*, au couvent des Jésuites à Cassel, n'ont pas, à beaucoup près, le même mérite. En revanche, la décoration du réfectoire de l'abbaye de Bergues, Saint-Winox, est bien entendue. On y voit se dérouler un *Christ en croix*, le *Serpent d'airain adoré par les Israélites*, la *Madeleine devant le Christ en croix*, la *Manne*, *Saint Winox distribuant du pain aux pauvres*, *Saint Benoît et Totila* et le *Sacrifice d'Abraham*. Dans l'église des Capucins, la *Bénédiction et la distribution des pains* et le *Songe de saint Joseph*. Le *Saint Felix ressuscitant un enfant mort* est à Menin, dans le couvent des Capucins. L'église des Carmes, à Ypres, renferme, enfin, la *Manne*, *Moïse ouvrant le rocher*, la *Distribution des pains*, la *Résurrection de Lazare*.

ELIAS DE BARJOLS, poëte provençal, né à Fayols, dans l'Agenois, vers la fin du XIIIe siècle. Il se fit d'abord troubadour, se mit, en compagnie d'un jongleur nommé Olivier, à parcourir le pays, et arriva chez Alphonse II, roi de Provence, qui le prit tous deux en amitié et les retint deux heures sa main courut sur le papier avec une impatience fiévreuse ; puis il remit au magistrat instructeur la confession suivante, que nous résumons. Pierre-Vincent Eliçabide était alors âgé de trente ans ; élevé dans les séminaires d'Oloron, de Betharram et de Bayonne, il avait d'abord été destiné à l'état ecclésiastique. Ses maîtres s'aperçurent bientôt qu'il n'avait rien de ce qu'il fallait pour exercer ce ministère. D'une ouverture d'esprit d'une confiance en lui illimitée, il se croyait supérieur à sa position et pensait être appelé à de hautes destinées ; malheureusement, son mérite n'était pas à la hauteur de son ambition ; intelligent, disert, il ne possédait que des notions superficielles et incomplètes, et avait retiré de ses lectures plus de mots que d'idées.

Eloigné des ordres sacrés, Eliçabide avait trouvé à Ambarès une place de précepteur, qu'il ne lui fut pas possible de garder longtemps à cause de l'aigreur de son caractère. Il s'établit alors instituteur à Bordeaux. Ce fut là qu'il connut Marie Anizat, qui, ainsi que ses deux enfants, devait devenir sa victime. Cette femme, pauvre et honnête veuve du Bearn, se trouvait être du même pays qu'Eliçabide ; celui-ci ne tarda pas à prendre sur elle une grande influence ; elle fut surtout séduite par ses dehors pieux et par les soins et les caresses dont il accablait son fils, qu'il avait comme élève. Il parla à la veuve d'honneur et d'avenir, mais, pour elle, l'amour n'était pas hors du mariage. Eliçabide fit miroiter à ses yeux les plus belles espérances, et il partit pour Paris, où il comptait trouver une destinée digne de son talent. Le succès ne répondit pas à son attente. La poche bourrée d'un manuscrit avant pour titre : *Histoire de la religion chrétienne racontée par un instituteur aux petits enfants*, il courut les éditeurs, le clergé, les maisons d'institution, s'agita pour obtenir des recommandations d'abord, et bientôt des secours. In'obtint rien ; il se posa alors en ami méconnu, et s'en prit de sa déconvenue à la société tout entière. Cependant il n'avait pas cessé de correspondre avec Marie Anizat, loin de lui dire le véritable état de ses affaires, de lui avouer la perte de ses illusions, de lui parler des longues heures qu'il passait dans sa chambre à dévorer son pain sec et à maudire l'ordre social, il lui écrivait, au contraire, que tout souriait à ses vœux, qu'il avait été du premier coup compris et appuyé, doux, honnête, bienveillant. Sa complaisance envers les chrétiens, à qui il enseignait l'hébreu et communiquait ses connaissances, le fit accuser de vouloir abandonner la loi mosaïque et lui attira la haine de plusieurs rabbins. Il eut plusieurs femmes et des enfants, dont aucun ne lui survécut. Elias Levita a composé de savants ouvrages sur l'Ecriture sainte et la langue hébraïque. Il faut citer surtout : *Commentaire sur la grammaire de Moïse Kinschi*, publié pour la première fois à Pesaro (1508) et souvent réimprimé ; *De la composition* (Rome, 1516), ouvrage qui traite des mots irréguliers du texte sacré ; le *Bon goût, traité des accents* (Venise, 1538) ; *Masoreth ou Masoreth ou Masore de la Masore* (Venise, 1538), l'ouvrage d'Elias qui eut le plus de retentissement et dans lequel on trouve une critique sur le texte biblique avec une nouvelle théorie des points-voyelles ; *Lexique chaldaïque* (Isny, 1541) ; *Abrégé du livre de Job*, en vers (Venise, 1544) ; *Tisbi*, dictionnaire dans lequel il explique 712 mots (Bâle, 1554) ; *Zicronoth* ou *Livre des mémoires*, ouvrage contenant des règles et des observations touchant la Massore, et qui coûta à son auteur vingt ans de travail, etc.

ÉLIASITE s. f. (é-li-a-zi-te, *d'Elias*, nom d'une mine des environs de Joachimsthal, en Bohême). Minér. Substance encore peu connue que l'on croit être une variété mélangée d'urane oxydulé, et qui a été ainsi appelée du nom du lieu où on l'a trouvée. D'après Haidinger, elle renferme 61,33 de peroxyde d'urane ; 7,72 de peroxyde de fer ; 5,13 de silice ; 4,62 d'oxyde de plomb ; 3,09 de chaux ; 2,20 de magnésie ; 1,17 d'alumine ; 2,52 d'acide carbonique ; 0,34 d'acide phosphorique, et 10,58 d'eau.

ÉLIÇABIDE, instituteur devenu tristement célèbre par un triple et monstrueux assassinat, né à Mauléon en 1810, décapité à Bordeaux en 1840. Le 17 mars 1840, le cadavre d'un enfant était trouvé dans un fossé boueux de la commune de la Villette. Transporté à la Morgue, il ne fut pas reconnu ; mais comme les traces d'un crime étaient irrécusables, on résolut de conserver par le procédé Gannal le corps de la jeune victime. Une fois la préparation finie, l'enfant, revêtu de ses habits, fut placé sur un petit lit blanc et exposé à tous les regards. Ce fut sans résultat. On désespérait de trouver le mot de cette mystérieuse énigme, lorsqu'un crime analogue, commis à Bordeaux, vint mettre sur la voie. A quelques kilomètres de cette ville, dans un endroit dit des Quatre-Pavillons, on trouvait le cadavre d'une femme et d'une petite fille, assassinées de la même façon que l'enfant de la Villette. Le lendemain on arrêtait dans une auberge un individu aux allures suspectes, qui ne faisait aucune résistance et avouait être l'auteur de tous ces forfaits. Interrogé sur les diverses circonstances de ce drame et le mobile qui l'avait poussé, il refusa de répondre, mais demanda à écrire. Pendant deux heures sa main courut sur le papier avec une impatience fiévreuse ; puis il remit au magistrat instructeur la confession suivante, que nous résumons. Pierre-Vincent Eliçabide était alors âgé de trente ans ; élevé dans les séminaires d'Oloron, de Betharram et de Bayonne, il avait d'abord été destiné à l'état ecclésiastique. Ses maîtres s'aperçurent bientôt qu'il n'avait rien de ce qu'il fallait pour exercer ce ministère. D'une ouverture d'esprit d'une confiance en lui illimitée, il se croyait supérieur à sa position et pensait être appelé à de hautes destinées ; malheureusement, son mérite n'était pas à la hauteur de son ambition ; intelligent, disert, il ne possédait que des notions superficielles et incomplètes, et avait retiré de ses lectures plus de mots que d'idées.

Eloigné des ordres sacrés, Eliçabide avait trouvé à Ambarès une place de précepteur, qu'il ne lui fut pas possible de garder longtemps à cause de l'aigreur de son caractère. Il s'établit alors instituteur à Bordeaux. Ce fut là qu'il connut Marie Anizat, qui, ainsi que ses deux enfants, devait devenir sa victime. Cette femme, pauvre et honnête veuve du Bearn, se trouvait être du même pays qu'Eliçabide ; celui-ci ne tarda pas à prendre sur elle une grande influence ; elle fut surtout séduite par ses dehors pieux et par les soins et les caresses dont il accablait son fils, qu'il avait comme élève. Il parla à la veuve d'honneur et d'avenir, mais, pour elle, l'amour n'était pas hors du mariage. Eliçabide fit miroiter à ses yeux les plus belles espérances, et il partit pour Paris, où il comptait trouver une destinée digne de son talent. Le succès ne répondit pas à son attente. La poche bourrée d'un manuscrit avant pour titre : *Histoire de la religion chrétienne racontée par un instituteur aux petits enfants*, il courut les éditeurs, le clergé, les maisons d'institution, s'agita pour obtenir des recommandations d'abord, et bientôt des secours. In'obtint rien ; il se posa alors en ami méconnu, et s'en prit de sa déconvenue à la société tout entière. Cependant il n'avait pas cessé de correspondre avec Marie Anizat, loin de lui dire le véritable état de ses affaires, de lui avouer la perte de ses illusions, de lui parler des longues heures qu'il passait dans sa chambre à dévorer son pain sec et à maudire l'ordre social, il lui écrivait, au contraire, que tout souriait à ses vœux, qu'il avait été du premier coup compris et appuyé, doux, honnête, bienveillant. Sa complaisance envers les chrétiens, à qui il enseignait l'hébreu et communiquait ses connaissances, le fit accuser de vouloir abandonner la loi mosaïque et lui attira la haine de plusieurs rabbins. Il eut plusieurs femmes et des enfants, dont aucun ne lui survécut. Elias Levita a composé de savants ouvrages sur l'Ecriture sainte et la langue hébraïque. Il faut citer surtout : *Commentaire sur la grammaire de Moïse Kinschi*, publié pour la première fois à Pesaro (1508) et souvent réimprimé ; *De la composition* (Rome, 1516), ouvrage qui traite des mots irréguliers du texte sacré ; le *Bon goût, traité des accents* (Venise, 1538) ; *Masoreth ou Masoreth ou Masore de la Masore* (Venise, 1538), l'ouvrage d'Elias qui eut le plus de retentissement et dans lequel on trouve une critique sur le texte biblique avec une nouvelle théorie des points-voyelles ; *Lexique chaldaïque* (Isny, 1541) ; *Abrégé du livre de Job*, en vers (Venise, 1544) ; *Tisbi*, dictionnaire dans lequel il explique 712 mots (Bâle, 1554) ; *Zicronoth* ou *Livre des mémoires*, ouvrage contenant des règles et des observations touchant la Massore, et qui coûta à son auteur vingt ans de travail, etc.

ÉLIASITE s. f. (é-li-a-zi-te, *d'Elias*, nom d'une mine des environs de Joachimsthal, en Bohême). Minér. Substance encore peu connue que l'on croit être une variété mélangée d'urane oxydulé, et qui a été ainsi appelée du nom du lieu où on l'a trouvée. D'après Haidinger, elle renferme 61,33 de peroxyde